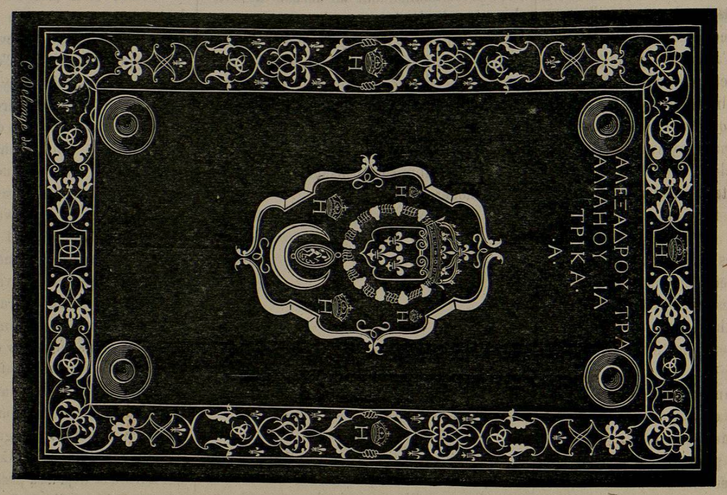
sants entrelacés trois par trois, et, dans le bas, un double D. Nous ferons observer que, pour ce volume comme pour celui de Canevari, le titre est inscrit seulement sur les plats. L'usage n'existait pas encore de mettre les titres sur le dos des volumes. On ne trouve des titres inscrits à dos entre deux nerfs que sur deux ou trois volumes de Grolier, c'est-à-dire d'une façon tout à fait exceptionnelle. Aussi, les livres étaient-ils rangés les uns sur les autres dans les bibliothèques et non placés debout côte à côte.

Il n'y a pas de plus belles reliures que celles dont nous venons de donner un aperçu historique en même temps que les spécimens.



MUSÉE RÉTROSPECTIF : RELIURE DE HENRI II. (Collection de M. le marquis de Ganay.)

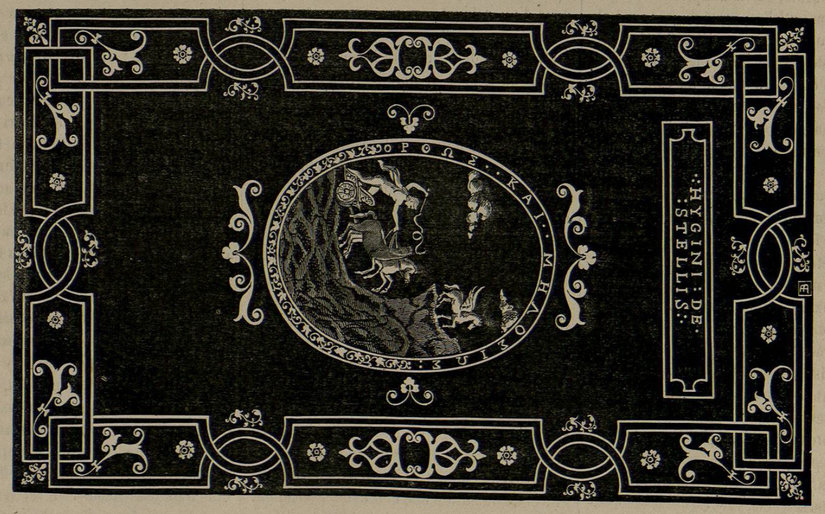
Les relieurs célèbres de notre temps ne font que les imiter, heureux quand ils choisissent de pareils modèles, sobres et purs, d'un goût exquis et consommé.

L. Asseline.

III

Hamon.

Parmi les artistes contemporains, il en est peu qui soient aussi sympathiques au public que celui dont nous reproduisons aujourd'hui un des plus charmants tableaux. Louis Hamon est un de ces privilégiés qui sont bien vus de tout le monde : il est aimé de ceux-là même qui



MUSÉE RÉTROSPECTIF : RELIURE DE CANEVARIUS. (Collection A. Firmin Didot.)

le critiquent, et il charme ceux qui lui résistent.

Ce fut une joie pour tout ce qui aime la grâce, l'esprit, l'originalité, la naïveté malicieuse, que l'éclosion de ce talent qui n'avait point d'analogie dans l'art contemporain. Une corde nouvelle était ajoutée à la lyre, ou plutôt une nouvelle couleur à la palette.

Il sortait avec Gérôme de l'atelier d'un des hommes les plus distingués de notre époque, de l'auteur de ce ravissant tableau, une des perles du Luxembourg. « Les illusions perdues. »

J'ai nommé M. Gleyre.

Tous deux débutèrent presque en même

temps et, comme il arrive toujours en pareil cas, ils furent placés l'un en face de l'autre, dans une sorte d'antagonisme, qu'ils n'avaient pas cherché; il semblait que l'on ne pût parler de celui-ci sans penser tout aussitôt à celui-là. L'étude finissait toujours par un parallèle. Déjà — si jeunes qu'ils fussent — on voyait en eux des chefs d'écoles, et ils avaient assez de talent pour justifier le pronostic.

Depuis lors, chacun a suivi sa voie — des voies divergentes — chaque pas qu'ils ont fait les a écartés l'un de l'autre. Esprit plus net et plus positif, intelligence sagace et froide, servie par une habileté de main singulière, Gérôme a serré de plus près la réalité, et il est arrivé à de rares effets de précision minutieuse. Hamon, tout au contraire, emporté par le vif courant d'une imagination riche et féconde, — et aussi, pourquoi ne pas le dire? — un peu vagabonde — n'a pas créé seulement sa manière, il a inventé jusqu'aux sujets qu'il traite. Il est le peintre d'un monde à part, dans lequel il nous fait entrer avec lui, monde de fantaisie, où nous ne retrouvons plus les réalités de la vie quotidienne, où nous voyons des êtres à part, différents de ceux qui s'agitent autour de nous; monde du rêve, de l'illusion, parfois aussi de l'hallucination; fantômes plus que réalités, aperçus par un œil visionnaire. Ce n'est pas nous qui incriminerons jamais ce système. L'Art, pour nous n'est point la copie et la reproduction de la nature, il en est l'interprétation — interprétation intelligente, spontanée et libre, dans laquelle chaque artiste met le cachet de sa personnalité. Peu d'œuvres furent jamais plus personnelles que celles d'Hamon. Aussi, à première vue et entre mille le reconnaît-on tout d'abord — et je ne parle pas ici seulement des dilettanti de la peinture, des fins connaisseurs, vite familiarisés avec un genre et une manière, — non, je parle de tout le monde, de monsieur le premier venu. — Que de fois n'avons-nous point vu, en parcourant nos galeries d'exposition, un bourgeois endimanché, ou un provincial authentique s'arrêter tout à coup, et planté sur sa canne à pomme d'or, dire à sa tendre moitié :

Tiens! Voilà un Hamon!

Hamon est populaire — populaire et original! Ne serait-ce point là, au besoin, la part de deux? A mes yeux — et pour mon âme, — un des plus grands charmes de cette peinture, — je crois l'avoir dit tout à l'heure — c'est qu'elle m'emporte loin du monde où nous vivons, c'est qu'elle me fait oublier les tristesses, les vulgarités, les ennuis de l'existence; ce pinceau est une baguette magique, douée d'un pouvoir d'évocation, auquel rien ne résiste, et qui fait apparaître devant nous toute une création à part, recevant de lui sa vie. La peinture de Hamon a pour moi je ne sais quel étrange effet d'apaisement. Pour trouver une sensation pareille il faut que je le demande à un autre art. Cette sensation, je l'éprouve quelquefois, par exemple, en écoutant certains maîtres de la musique bouffe — non bouffonne, — de Cimarosa, de Bellini ou de Paesiello. — En écoutant ceux-ci, en regardant celui-là, c'est la même sérénité profonde et calme qui, peu à peu, gagne mon âme et la remplit. Il n'est pas jusqu'à la couleur des tableaux de Hamon qui ne contribue à augmenter encore cette impression. On sent que le jour qui les éclaire n'est pas fait pour des yeux mortels; c'est une sorte de lumière élyséenne versée par des astres cléments sur des paysages que l'on a rêvés, — mais que l'on n'a pas vus. Les personnages sont entourés, enveloppés, caressés de je ne sais quelle atmosphère plus chaude que la nôtre; cette tonalité générale, où dominent les nuances les plus suaves, le bleu, le rose, le gris argenté, réjouit la rétine qui s'épanouit doucement en les contemplant. Des formes un peu vagues, parfois même trop mollement accusées, défaut chez un autre, deviennent ici des qualités complémentaires, qui achèvent l'œuvre dans la donnée où elle a été conçue.

L'AURORE, tableau de M. Hamon, appartenant à S. M. l'Impératrice.

Je sais bien que l'on a reproché à ce rare esprit un peu de recherche et même de préciosité. Mais on en a dit autant des artistes pompéiens, avec lesquels il a plus d'un rapport. — Et ceci ne les empêche pas d'être les maîtres souverains de la grâce et de l'élégance. Les exagérations de la délicatesse ne sont pas précisément les dangers qui nous

menacent; nous ne penchons pas de ce côté-là, en peinture plus qu'en littérature, et quand parfois nous rencontrerions sur notre chemin un chercheur trop subtil, ou un raffiné trop exquis, ce ne serait pas un cas pendable.

L'originalité de Hamon, la couleur toute spéciale de ses tableaux, le séparent et l'isolent complétement des œuvres au milieu desquelles on l'expose. Il fait un trou, ou, pour mieux dire, *une tache de lumière* dans la paroi sur laquelle on le place avec d'autres tableaux aux gammes plus sombres.

Ce n'est pas ainsi qu'il faut le voir. J'ai parfois rêvé d'être riche. Qui ne fait de temps en temps ce rêve-là? Je me réservais alors le plaisir de me faire un petit *musée Hamon*. Je le meublais dans un style néo-grec, ou, tenez! sans aller si loin, dans ce style Louis XVI, avec lequel son amour un peu conventionnel de la nature, d'une nature arrangée à sa guise, n'est certes pas sans affinité : là, entouré de ses plus aimables toiles, j'oublierais volontiers tout ce dont j'aime à ne me point souvenir.

On n'a pu exposer les œuvres de Hamon, au Champ de Mars, dans les conditions exceptionnelles et peut-être un peu fantaisistes que je semble exiger; mais on a réuni un assez grand nombre de tableaux du même maître, et en les groupant, et les rapprochant très-habilement, on les a fait valoir les uns par les autres. Hamon est un de ceux qui gagneront le plus dans l'opinion publique au grand concours de l'Art en 1867.

L'œil ravi se promène à travers ses toiles. Il parcourt les actes divers de la comédie humaine, interprétée par cette muse souriante, et entre tant de figures aimables, il choisit, pour y revenir et s'y arrêter, celle qui lui plaira davantage.

Ce n'est pas la moins jolie que nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs, et elle a l'incontestable avantage d'être éminemment caractéristique de la manière de l'auteur.

C'est une jeune fille, une Hébé, une Aube, une Aurore, tout ce que l'on voudra de plus frais et de plus suave, de plus blond, de de plus rose, de plus vraiment jeune. Elle a soif, cette mignonne, et plutôt que d'aller boire au cabaret du coin, — comme ferait une *demoiselle* d'Ornans, ou de quelque autre village situé sur les terres de M. Courbet, — elle s'approche d'un convolvulus, et déguste la rosée dans son calice, plus fin que la mousseline d'un verre de Venise, son calice aux bords enroulés, aux teintes argentées, que rehausse un vermillon léger.

Vous voyez le tableau, que la pointe de notre graveur a rendu avec une fidélité photographique. Le motif était ingénieusement trouvé, et il a été rendu avec une véritable habileté de main, et un charme très-réel. Tout en conservant le *flou* ravissant et l'exquise morbidesse qui est l'apanage reconnu des types caressés par son pinceau, Hamon a su donner à son personnage une remarquable correction de lignes. La tête est d'une grâce adorable, et c'est un trait d'une pureté enchanteresse qui dessine le contour de ce beau corps d'une jeunesse toute virginale. S'il me fallait, bien malgré moi, signaler quelque *desideratum* dans cette œuvre aimable, peut-être trouverais-je un peu de lourdeur dans les pieds et dans leurs attaches. Cette jolie buveuse fera ployer la feuille qui la supporte; elle défoncera le cellier. Une créature si aérienne, qui vit de si peu, n'a pas besoin d'une base aussi large; elle doit voltiger parmi les fleurs sur lesquelles, tempérante et sobre, elle butine sa vie. Le pied est la partie la plus infime de notre être, celle qui nous rattache à la terre et nous plante au sol; donnez-en donc le moins possible à cette idéalité, — tout juste ce qu'il faut, pour qu'on ne s'aperçoive pas qu'elle en manque.

LOUIS ENAULT.

IV

L'Artillerie espagnole de montagnes.

En regardant les remarquables modèles envoyés par les arsenaux espagnols, ces canons si courts et si légers pesant à peine cent kilogrammes, ces équipages aux formes singulières, ces petites roues et ces affûts que des mulets portent sur leurs dos, bien des gens se sont demandé si ce matériel de guerre était vraiment destiné aux combats et ne représentait pas un matériel qui ne devait être employé que pour les amusements d'une parade militaire.

Ceux-là n'ont jamais entendu les soldats d'Afrique raconter les longues courses de nos régiments dans les montagnes de l'Algérie, et ces rudes combats où parfois la journée entière se passait à disputer l'étroit sentier aux agressions des Kabyles se précipitant sur nos bataillons d'arrière-garde; ils sauraient que bien souvent la mitraille des petits canons avait refoulé l'ennemi et permis d'enlever les blessés — que, plus d'une fois, les obus fouillant au loin les épais buissons de lentisques qui le dérobaient à tous les regards, l'avaient délogé de positions dangereuses et assuré le passage de la colonne qui poursuivait péniblement sa marche; et, parmi ces vieux routiers, il n'en est pas un qui n'ait gardé souvenir de l'un de ces moments terribles où les secondes paraissent aussi longues que les heures, et qui ne se rappelle le soulagement ressenti quand on apercevait les artilleurs accourant avec leurs mulets, et qu'on les voyait saisissant leur canon, déchargeant les roues et l'affût, remontant la pièce en quelques secondes, commençant aussitôt le feu.

Quand j'examinais ces modèles espagnols, la pensée d'un chasseur de Vincennes nous redisant comment, dans une de ces journées que les Arabes nomment les *journées noires*, les petits canons du lieutenant de Berckheim qui maintenant, je crois, est devenu général, leur avaient à tous sauvé la vie, me revenait à l'esprit. A bout de forces, ayant épuisé leurs munitions, acculés devant un espace découvert qu'il fallait traverser, ils allaient être débordés par la multitude des Kabyles, quand, sans s'inquiéter des balles tombant comme la grêle autour d'eux, les artilleurs accourent avec leurs mulets, placent leurs pièces en batterie, et permettent, par la justesse et la rapidité de leur tir, à la compagnie qui, quelques instants plus tard, aurait peut-être été détruite, de franchir la clairière et de venir se reformer auprès d'eux.

Les intéressants récits de notre ami Ducuing dans la *Revue des Deux-Mondes* nous ont fait connaître les curieuses péripéties de ces luttes soutenues en Navarre et en Kabylie par Zumalacarregui et le maréchal Bugeaud, et en lisant ces pages émouvantes, l'on comprend les difficultés terribles de ces guerres de montagne et la nécessité de créer dans les deux armées un matériel à peu près semblable, unissant la légèreté et la mobilité à une solidité à toute épreuve, matériel à l'aide duquel on peut toujours atteindre l'ennemi sans jamais être arrêté dans les difficultés du terrain.

L'Espagne, au reste, est bien la terre classique de la guerre de montagne, et sans remonter aux temps héroïques de la lutte contre l'islamisme, qui de nous pourrait oublier les *guerillas* de la grande guerre d'Espagne? Plein de bravoure et d'énergie, actif et infatigable, remarquable par sa sobriété et sa constance, le soldat espagnol est un des meilleurs soldats du monde, et il possède des aptitudes merveilleuses pour cette guerre difficile et rude entre toutes; mais l'armée espagnole, très-instruite et renfermant un grand nombre d'officiers de mérite, ne nous a pas seulement envoyé les spécimens de ses canons de montagnes; les autres pièces d'artillerie, que l'un de nos dessins représente, sont également dignes d'attention, et en général les hommes spéciaux ont été frappés du discernement qui a présidé au choix des modèles adopté pour l'équipement et pour le matériel. Il y a là un élément de force incontestable, et, puisqu'au Palais du Champ de Mars les progrès accomplis dans les choses de guerre paraissent tenir autant de place dans la curiosité publique que les progrès de l'industrie, nous devions signaler d'une façon toute particulière les spécimens et les modèles de matériel de guerre qui font partie de l'exposition espagnole.

COMTE DE CASTELLANE.

V

La Chapelle du Champ de Mars.

La chapelle.... du Champ de Mars? Singulière antithèse, n'est-ce pas? Mais l'Exposition elle-même, cette solennité pacifique, cette fête de la fédération des peuples sur un terrain consacré aux exercices de la guerre, n'est-elle pas une antithèse plus grande encore? Ne nous arrêtons donc pas à ces contrastes de détail : ils abondent dans le Palais et dans le Parc.

Si nous voulions, en effet, nous arrêter aux contrastes, nous pourrions en citer bien d'autres, ne serait-ce que celui qui existe entre la chapelle et le temple du Champ de Mars, entre l'église catholique du quart français, et l'église protestante du quart anglais. Dans celle-ci ni luxe, ni statues, mais la prière en permanence, l'aumône de la parole évangélique distribuée gratuitement à tous, des portes toujours ouvertes à la foule, le livre divin, la Bible, donnée par milliers d'exemplaires; dans celle-là le luxe des autels, tous les ornements du culte, des statues, de l'or, de l'encens fumant, des flots d'harmonie, un ensemble que l'on ne peut voir à moins de payer; dans la première la vie spirituelle, dans la seconde la vie des pompes lithurgiques.

Il est vrai que la chapelle du Champ de Mars n'est pas vouée au culte religieux, mais la foule l'ignore, et l'homme du peuple qui s'arrête devant les tourniquets de cette église, et qui recule parce qu'il faut payer, se demande pourquoi cette différence entre le temple protestant qui ne demande rien et qui donne beaucoup, et la chapelle catholique qui demande beaucoup et qui ne donne rien.

La religion catholique n'est donc coupable en tout ceci que d'imprudence, il faut le reconnaître. Elle n'aurait pas dû permettre qu'on laissât s'établir un droit à la porte d'un édifice que presque tous les visiteurs croient élevé par des mains religieuses et voué au culte, ou bien elle ne devait pas tolérer qu'une spéculation quelconque, pour faire valoir ses produits, les renfermât dans une construction en forme de chapelle catholique.

Cela dit, et la question de convenance religieuse mise à part, nous ne pouvons qu'applaudir à l'heureuse idée de renfermer une série de produits dans le local même pour lequel ces produits sont fabriqués. Il y a dans cette disposition toute nouvelle le point de départ d'un mode excellent pour classer les produits dans les expositions futures.

Certes, l'Exposition universelle de 1867 laisse bien loin derrière elle toutes celles qui l'ont précédée : qui peut dire cependant que l'on ne saurait mieux faire et que l'avenir ne nous réserve pas encore de plus grandes surprises et de plus admirables merveilles?

Au lieu de ce classement froid, de cet ordre péniblement obtenu et qui tant de fois cependant ressemble à du désordre, au lieu de ces longues galeries, bazars énormes où tout est rassemblé depuis le plus délicat des bijoux jusqu'à la plus gigantesque des machines, depuis l'épingle jusqu'à la locomotive, pourquoi n'aurions-nous pas des palais dont toutes les parties seraient des spécimens divers de l'industrie? les murs, les toitures, les rampes, les escaliers, les portes, les tentures, les glaces, les tapis, l'ameublement. On passerait ainsi du salon à la chambre à coucher, de la salle à manger aux cuisines, de la cave au grenier, et partout sur ses pas, on recontrerait le meuble ou l'objet exposé dans le milieu même auquel il convient. Les appareils de chemin de fer figureraient sur de petits chemins de fer spéciaux, les objets de jardinage, les fleurs, dans des parcs, etc., etc.... L'Exposition de 1867 a fait quelques essais de ce genre et le plus complet sans doute est celui de la chapelle.

A M. Ch. Levêque est due cette tentative heureuse à moitié.

Je dis heureuse à moitié seulement, car M. Ch. Levêque n'avait pas seulement résolu de construire une chapelle pour montrer tous les objets qui doivent concourir au culte dans le milieu même qui leur convient, il avait dressé les plans d'une vaste église : mais de grandes difficultés sont venues entraver son œuvre et la rendre incomplète.

Nous n'avons pas à pénétrer dans le détail de ces difficultés. Constatons-en le résultat. L'église est demeurée inachevée; le chevet seul a reçu son entière exécution, mais la moitié de la nef est tombée dans l'eau.... du lac voisin, qui s'étend, en effet, sur une partie de l'espace primitivement réservé à l'église.

M. Brien est l'architecte qui a conduit les travaux de cette construction, dont toutes les parties, tant extérieures qu'intérieures, sont autant de spécimens d'industrie, autant de produits exposés.

L'appareil de maçonnerie, les chemins de la croix incrustés dans le mur, les toitures, la plomberie qui la surmonte, les portes de la chapelle, tout cela est exposé.

A ces portes, deux hommes placés en avant du bénitier paraissent, au premier abord, deux spécimens de donneurs d'eau bénite, mais il n'en est rien; ces hommes, au lieu d'offrir le goupillon, tendent la main pour recevoir dix sous.

Le tourniquet passé, nous pénétrons dans la nef. Elle est gothique, mais les chapelles, qui rayonnent autour du chevet, sont construites sur des plans différents, afin de permettre aux divers styles de décorations employées par l'église de figurer dans le milieu spécial qui convient à chacun d'eux. Cette diversité de styles est assez bien ménagée et ne choque nullement les regards.

Ce qui choque un peu plus, sinon les yeux, du moins l'esprit, c'est le spectacle que présente la chapelle, sous les voûtes de laquelle retentissent les conversations des visiteurs, ce sont les autels tout dressés avec des pancartes auprès pour en indiquer les prix; on a beau se dire que l'on n'est, après tout, que dans une halle en forme d'église, l'imagination n'en est pas moins frappée et comme offensée.

Mais encore une fois, laissons de côté ces considérations, et parcourons, si vous le voulez bien, les diverses chapelles groupées autour de la nef.

Voici, d'abord, que nous marchons sur un exposant ou, pour mieux dire, sur ses produits, nous avons à nos pieds un carrelage céramique de divers tons et de divers genres, voici encore un carrelage mosaïque, les carrelages se succèdent et ne se ressemblent pas. Il y en a d'assez vilains à côté de certains autres qui nous ont paru remarquables et, par exemple, ceux de M. Bonnet, de Rouen. Voici encore sur nos têtes et près de nous des peintures murales exécutées par M. Émile Lucas. L'ensemble de ces peintures nous paraît assez heureux.

La plupart des objets d'art se rapportant en France au culte catholique nous paraissent être entachés de mauvais goût, et nous allons en citer quelques preuves dans l'église même du Champ de Mars.

Dans la première chapelle à gauche figure une grotte en rocailles surmontée de Notre-Dame de Pitié. Cette grotte renferme la mise au tombeau de Jésus-Christ, qui comprend neuf personnages de grandeur naturelle. La pose de ces personnages ne nous paraît pas heureuse, et malgré l'expression vraie empreinte sur la figure de la Vierge Marie, nous ne saurions louer l'ensemble de la composition.

Mais qu'est-ce donc que ce saint et que cette martyre étendus sous des châssis de verre? Quel est cet art, sans parler même de l'inconvenance de ces poses affectées, théâtrales dans deux saints qui doivent être offerts à la vénération des fidèles? Ce sont des figures de cire sans expression, aussi fades, aussi fardées que celles dont les coiffeurs font usage et qu'ils exposent dans leurs vitrines.

Nous aimons mieux la Vierge de M. Froc-Robert, exécutée d'après une fresque de la Trinité-du-Mont, à Rome. La Vierge est assise auprès d'une tige de fleurs de lis, emblème d'innocence et de beauté, la main de Marie fait tourner un fuseau; la pose est gracieuse et noble, le visage admirable.

Voici les orgues à 100 francs de M. Alexandre. Vrais chefs-d'œuvre de bon marché que les plus pauvres paroisses peuvent se procurer, et qui peuvent suffire à leurs cérémonies religieuses.